

# L'assistante

---

*d'Alexandra Cismondi*

---

Au début, quand elle arrive, l'odeur des corps. L'odeur du corps. La gêne. Ça sent pas mauvais ; ça sent propre forcé. Pas la Javel, pas la piscine, pas le soin, pas nous, ça sent pas *nous*. La maman de Gary, comme elle, sent et sait. Sur la petite tablette roulante au-dessus du lit médicalisé de Gary, elle a, comme d'habitude, disposé un cône d'encens dans une petite assiette.

Sienna regarde Gary. Gary la regarde. Sa chambre ressemble à celle d'un jeune homme qu'on essaie de faire grandir. Il y a de la moquette bleue au sol et de la tapisserie jaune aux murs. La moquette et la tapisserie, ça retient les odeurs. Bonjour Gary. Elle pose ses affaires, balaie du regard l'assiette et l'encens, et se demande... Elle a senti ses yeux bouger. Sur elle. Gary ne parle pas, il cligne. Une fois, « oui ». Comment fait-il ? Comment sait-il ce qu'elle vient de penser à l'instant ? Parce qu'il sait ce qu'elle vient de penser à l'instant. Elle s'est dit, je ferais bien brûler cet encens, mais elle a toujours peur que ça dérange ou empoisonne Gary. Il sait. Elle sait qu'il sait. Il sent qu'elle sait qu'il sait. L'œil frise, croise son regard, il esquisse ce qu'on imagine être un sourire. Rictus. Un petit truc qui lui tire le bas du visage. Sienna se détourne, entrouvre la fenêtre qui donne sur un jardin et rajuste les rideaux de lin bleus tirés.

Gary. Avec un prénom pareil, qui aurait cru, prédit, que jamais il ne parlerait, que jamais il ne rirait, que jamais il n'embrasserait une femme, un homme, un chien, que jamais il ne ferait l'amour tout doucement pour la première fois, que jamais il ne prendrait par derrière, face au miroir la gueule hagarde et

transpirante, un cul ? On ne peut pas s'appeler Gary et n'avoir jamais pris sa bite dans ses mains, pas vrai ? En plus, quand Sienna a la bite de Gary dans sa main, elle voit tout au fond de lui. Il lui transmet le truc. Le truc de savoir ce qu'elle pense, rien qu'en écoutant l'air frémir. Et son sexe est superbe. La peau d'une douceur incroyable. Comme sa voix, qu'elle croit finir par entendre alors qu'il ne prononce pas un mot. Il sait parler, mais ne veut pas parler, ou pas devant elle. Sa maladie gêne la déglutition et attache les mots les uns aux autres. Cette myopathie atypique rend atypique le langage de Gary, qui, pour Sienna, est un long soupir entrecoupé d'intenses mais parfois furtifs regards. Coups d'œil qu'il lui jette, clignements et pressements de paume.

Sienna. Son prénom. Pain béni pour Gary. Il connaît tout de l'Italie. De loin, mais tout. Sienna, sa Vénus, ses cheveux bruns qu'elle ne teint pas, ses taches de rousseur de brune. Elle a des taches de rousseur de brune : petites, roux-brun. Comme un masque sous les yeux traversant l'arête de son nez. Ses yeux sont marron très clair, on dirait du miel de châtaignier. Ils tirent vers le vert en vieillissant, disent deux, trois vieilles tantes de famille. *Ils tirent vers le vert*, se dit Gary chaque fois qu'il la regarde. Gary ne parle pas, il est très observateur. Elle défait ses cheveux. Ils sont plus longs qu'il ne pensait, ça le surprend à chaque fois. Sous les omoplates au moins. Épais. Nombreux. Elle porte une chaîne autour du cou avec un prénom qui se pose sur sa trachée, Elio. Un prénom doré. Il ignore de qui il s'agit, mais il sait qu'elle a un fils, alors peut-être.

Elle sait parfaitement ce qu'elle fait, Gary aime ça. Elle sait parfaitement qu'elle ne lui fait pas mal quand elle se colle à lui. Monter, descendre, tourner, virer. Elle peut. Ses yeux sont plantés dans les siens, sa langue vient de passer nonchalamment sur sa lèvre inférieure, ses omoplates pointent sous un chemisier de soie bleu cyan qu'elle avait noué sur son ventre et

dont elle défait un à un les boutons de nacre ; son poignet se casse afin de dégrafer les attaches de la montre qu'elle pose sur la tablette près de l'encens ; son ventre se rétracte doucement pour libérer les boutons de son jean. Ses ongles rouges, peints, sur son jean bleu clair pianotent et s'y crispent pour en extraire une fesse, puis l'autre. Elle a la peau très claire. Elle sait qu'il faut aller vite désormais. Gary s'endort souvent sitôt après avoir joui. Trop d'émotions. Parade.

Elle se penche sur lui. Monte sur le lit. Son slip de dentelle rouge, qu'on pourrait appeler « tanga », frotte contre le jean de Gary. Une cuisse, puis l'autre, à califourchon, elle joue, sourit. Il pose une main sur sa cuisse droite à elle, ça veut dire « attends ». La cuisse gauche, « stop ». Il la regarde. Elle comprend tout de suite. Elle enlève, comme on ôte un T-shirt, sa brassière *seconde peau* noire. Ses petits seins sont dressés vers lui. Il remonte sur sa hanche la main qu'il avait posée sur sa cuisse. Il aimerait la pincer. Il a du mal à bouger les doigts, mais les bras ça va, alors il poursuit sa route. Taille, côtes flottantes, fausses côtes, vraies côtes, sept, six, cinq, quatre, trois, il est sur son sein. Ça l'excite, hyperexcite. Elle le sait. Il voulait voir ses seins, elle l'a lu dans son regard et senti sur sa cuisse droite. Elle attrape son autre main et la place entre le tissu du jean de Gary, qui recouvre son mince quadriceps, et la dentelle de son slip, qui cache à peine son propre sexe. Son bassin va et vient. Sa chatte va et vient. Elle sent une pression sur son sein, sous la main de Gary.

Il y a, sur le côté droit de son slip de dentelle rouge, un petit ruban. Il n'a qu'à tirer. Il le sait. Il bande, putain, ne veut pas tirer tout de suite, il veut que ça dure. Il aimerait que ça dure tout le temps. Sienna attrape sa main pour poser les doigts de Gary sur le ruban. Ni une ni deux, la main droite redescend sur la cuisse de Sienna, « attends ». Elle attend. Elle soulève un peu les fesses pour lui laisser la place de glisser complètement la main sous son sexe, mais l'index de Gary remonte le long de la



couture en dentelle du tanga jusqu'au petit nœud qui décore le haut du slip. Le bas de son ventre. Il redescend. Remonte. Sous la dentelle, le capuchon de son clitoris. Elle adore ça. Il presse un tout petit petit peu plus. Il la regarde. Il sourit peut-être... Pour la première fois, quelque chose a changé chez Gary. De la sûreté. Du plaisir d'être bien. De savoir. Gary, depuis qu'il connaît Sienna, il fait l'amour et ça change pas mal la vie, le cours d'une journée, les courbes d'un corps, si fracassé soit-il. Juste faire l'amour. Deux humains, pour faire l'amour.

Il la regarde et il frotte. La regarde. Frotte. La regarde. Frotte. Il presse un peu plus fort quand il arrive sous son centre à l'entrée de son vagin, comme s'il voulait déchirer, accrocher la dentelle. Sienna a chaud, c'est l'été, elle se disait qu'il fallait aller vite, elle pensait que, mais soudain l'excitation la submerge et elle a envie d'être pénétrée par lui, être pénétrée par lui et qu'il ne cesse de la regarder en la pénétrant. Tout pareil qu'avec ses doigts, le frottement. Elle adore le frottement mais le veut tout au fond d'elle, là, que ça frotte loin. Il y a deux préservatifs à sa taille posés sur la tablette près du porte-encens. Elle va s'arrêter, l'arrêter, allumer l'encens, dérouler ce petit morceau de plastique le long de son superbe sexe et poser le sien à la pointe de son gland pour très lentement le laisser s'enfoncer en elle, ses yeux dans les siens. Elle va faire ça. La main de Gary se retire, il presse sa cuisse droite. « Attends. » « Attends ? » Mais...

C'est terrible ce qu'elle a envie de faire, a envie de l'embrasser, avec sa langue, enroulée, déroulée tout contre la sienna, le palper, l'aspirer, presser ses lèvres contre ses dents jusqu'à entrer loin dans sa gorge, elle voudrait lui cracher dans la bouche. Elle rougit. N'osera pas. Jamais. Elle ne comprend pas, les dernières fois il a presque éjaculé dans son slip et ronflé juste après. À l'instant on dirait qu'il joue avec elle comme avec une poupée. Et là, qu'est-ce qu'il fait ? Alors que le fond du sexe de Sienna chatouille et vibre comme une anche de saxophone, les mains

de Gary se fauflent sous chacune de ses cuisses et il rabat les doigts pour faire avancer tout le corps de Sienna vers lui. Vers son visage. Par les cuisses. Elle comprend qu'il veut embrasser son sexe. Il la regarde, il a compris qu'elle avait compris, il sait qu'elle sait. Elle est émue. Il va la bouffer. Elle veut qu'il la bouffe. Glissant sa langue contre ses cuisses, il rit. Elle le regarde, voit le rire là-bas dans ses yeux. Sa poésie la gifle, elle a terriblement envie de lui. Un gros big bang, une grosse vague de chaleur, un trou dans le ventre. Elle a beaucoup partagé avec Gary. Elle se souvient de l'entretien préalable avec la mère de Gary, Valérie... Elle se souvient de toutes les questions liées à sa maladie, ainsi que celles liées à Valérie. La maman, l'enfant, le malade, l'amant. Ce « nous » peu saisissable. *Chaque nouvelle rencontre que je fais dans ce métier est une aventure folle. Même lorsqu'elle avorte. Même lorsque, après l'entretien préalable, rien ne se passe, parce que c'est à ça aussi que ça sert de se voir avant. Savoir s'il faut ou ne faut pas. On devrait, non ? Je veux dire, tout le temps... Se dire s'il faut ou ne faut pas.*

Gary a sucé sous le capuchon de Sienna et frotté drument son menton mal rasé contre ses lèvres, son clitoris, ses lèvres. Sienna a joui sur le visage de Gary. Gary a joui contre le coton du caleçon que l'aide à domicile lui avait enfilé ce matin. Sienna a plongé la main dans le caleçon visqueux, pour s'étaler le sperme de Gary sur la chatte, les poils, les cuisses. Elle en avait envie, elle prolongeait la jouissance. La sienna et celle de Gary. Qui s'est endormi ensuite. Très vite. À peine le temps de lui dire au revoir. De petits ronflements, froissements de tissu qu'on renfile. Un briquet. Une odeur de bois de santal. Pour son réveil. Et pour Valérie. Et pour l'aide à domicile. *Parce que là, ça pue le cul,* se dit Sienna.

\*

Chez Violette, qui vit à une centaine de kilomètres de chez Gary, à deux heures de voiture de chez Sienna, il n'y a pas d'odeur. Si ce n'est celle des fleurs que Sienna achète chaque semaine. Chez Violette, il y a désormais des fleurs dans chaque pièce. Et elles ont fait l'amour dans toutes les pièces. Violette est née aveugle, presque sourde. Elle vit dans le noir. Au fond de l'eau, dit-elle. Violette parle comme si sa langue était cousue à son palais. Enfin, cousue, collée plutôt. Sa voix s'étrangle dans sa gorge. Parfois elles en rient toutes les deux, car Sienna essaie de lui décrire par le toucher ce que produit sa voix. Elle lèche la paume de sa main et la fait avancer tel un serpent contre le bras de Violette. Du poignet à l'épaule, dix minutes, montre en main. N'importe quoi. Violette, ça la fait rire. Alors Sienna fait la même chose, sauf que cette fois le serpent a avalé un éléphant. Oui, parce que quand elle rit, sa voix est plus lourde, et sa langue semble bien plus dure à décoller de son palais. Violette s'esclaffe à s'étouffer...

Violette est très à l'aise avec son handicap. Violette a eu des histoires, a des histoires, mais elle a besoin de Sienna. Pour exulter. Elle aurait aimé courir, faire du surf, du cheval, se défouler... Dans les ténèbres, ça reste compliqué. Elle fait du yoga. C'est incroyable ce que son corps arrive à faire les yeux fermés. Elle trouve son tapis, elle sait qu'il est violet, comme son prénom, et ça veut dire quelque chose pour elle, violet. Ça ne tape pas dans son cerveau au même endroit que dans notre cerveau *voyant*, c'est tout.

Sienna descend de sa Ford Fiesta rouge. Claque la portière. Attrape, sur la banquette arrière, son sac et le bouquet de lilas blancs qu'elle a fait elle-même. *Clic*. Elle croit à ce truc que les aveugles ont les autres sens plus développés, alors elle se dit que les fleurs pour Violette, pour son nez, c'est bien. Elle file vers la porte d'entrée. *Toc toc*. Elles ne parlent pas, se frôlent. On serait bien incapable de traduire leur échange au toucher dans le couloir de l'entrée carrelé damier. Doux, long. Violette n'ignore pas

sa superbe. Elle est superbe. Vraiment. Belle. Comme une star de cinéma des années 1950. Ses cheveux sont blancs, pareils aux lilas dans la main de Sienna. Elle a pourtant tout juste la quarantaine, les traits jeunes, pleins. Elle est ergothérapeute et travaille au bout de sa rue, dans le service de soins de suite et de réadaptation de la clinique Font Redonde de Figeac.

Sienna entre, son téléphone sonne. Elle a oublié de l'éteindre. Elle renvoie l'appel. Violette entend peu mais capte tout. De son étrange voix elle lui balance un « Tu peux répondre ».

– Non, j'écouterai le message plus tard.

La petite maison de Violette, de plain-pied, est tout adaptée à son handicap. Cette femme est impressionnante, Sienna a à peine eu le temps de poser ses affaires que les lilas sont dans un vase, près d'une tasse de café fumante dans la cuisine. Violette porte un peignoir de soie noire. Elles échangent peu. La soie, les faïences moutarde de la cuisine, le café qui fume, le lilas blanc. Le tintement de la canne que Violette pose contre le mur donne le *la*. Sienna s'avance vers elle, la presse contre l'évier, leurs hanches s'accrochent. Un tableau tellement c'est beau. Et simple.

Violette niche ses lèvres dans le cou de Sienna. Croque. Lape. Oui, la peau se lape, aussi. Personne n'a jamais touché Sienna comme le fait Violette. C'est comme si elle mangeait avec la pulpe de ses doigts, comme si elle la mangeait. Ça lui rappelle ce poème, « Amour cannibale »... Elle lui mange le cœur.

Sienna ouvre de l'index le peignoir de Violette et pose son majeur contre son ventre plat. Doucement. Elle caresse un carré de peau, de bas en haut, de haut en bas, quand sa joue rencontre celle de Violette qui a quitté son cou pour l'embrasser sur la bouche. Au début, Sienna n'embrassait pas sur la bouche. Puis elle a trouvé cela idiot. Pourquoi suivait-elle cette règle ? Si elle a envie d'embrasser, elle embrasse, et si elle n'a pas envie, elle n'embrasse pas. Ça peut dépendre des jours et des gens, et il

ne faut surtout pas le prendre mal. Ça peut aussi aller avec une mauvaise haleine, un mal de dents, une relation personnelle qu'elle a en parallèle et à laquelle peut-être elle veut réserver sa bouche, mais en aucun cas ce n'est une règle. Elle le dit lors de l'entretien préalable, toujours. Elle le répète ensuite. Il faut se redire les choses parfois, comme dans la vie. Et puis, elle aime davantage embrasser les femmes que les hommes, c'est comme ça, ça l'a toujours été, elle n'a pas honte de le dire. La bouche d'une femme ça la rend dingue, celle d'un homme moins.

La bouche de Violette sur la sienne, elle fait glisser sa jupe en coton bio le long de ses longues cuisses, ôte ses chaussures bateau. Son majeur, sous le peignoir de Violette, ne rencontre aucun dessous et court librement vers son pubis. Quand on aime le frottement, le frottement sexuel, la seule idée de deux pubis s'entrechoquant excite. La seule idée de deux pubis l'un contre l'autre, avant le choc, excite. Les deux pouces de Violette, un sur chaque hanche de Sienne, glissés dans les élastiques de sa culotte *seconde peau* noire, tirent le tissu vers le bas. *Ploc*. Aux chevilles de Sienne. Sa main droite tâtonne contre l'évier, elle cherche visiblement le mur, le trouve, attrape sa canne et la place sous les fesses de Sienne pour l'attirer encore plus à elle. Elle serre, presse, Sienne gémit, pubis contre pubis, bouche contre bouche. Elles ne bougent plus. Puis Violette commence à lentement faire aller son bassin en avant. Ça frotte. Sienne détache ses lèvres et la regarde, faisant de ce fait aller aussi son bassin légèrement en avant. Re-frotte. Soupir. Violette a les yeux fermés, comme toujours. Sienne n'avait pas remarqué mais il y a un peu de dentifrice au coin de sa bouche. Elle y passe son doigt, son pouce, et attrape le visage de Violette pour l'embrasser plus fort et plus profondément. De sa main gauche elle détache le peignoir des épaules de Violette, elle la veut toute nue contre elle. Elle sait que c'est aussi ce que Violette aime. Violette sait tout à fait ce qu'elle veut. Elle le dit, le montre. Elle

aime être nue contre l'autre. D'ailleurs, lorsqu'elle arrive, Sienne ne la trouve jamais vraiment habillée. Un peignoir, un linge, un paréo à la limite. Une seule fois, elle l'a vue en jean : la première fois. Entretien préalable expédié. Jean expédié. Violette avait l'habitude. Violette a toujours fait appel à des assistants ou assistantes sexuel(le)s. Elle s'est sentie déssexualisée, très tôt. Son corps, celui de quelqu'un qu'il fallait aider, chérir, assister, dont il fallait s'occuper comme on s'occupe d'un enfant ou d'un petit animal. Elle a découvert tard qu'elle préférerait l'amour avec une femme. Elle a d'abord fait comme elle pensait qu'il fallait faire. Comme ses parents et ses copains d'école. Et puis elle a rencontré Sheila pendant ses études. Sandrine. Nadège. Thelma. Que des « valides ». Aujourd'hui, elle voit Ambre, une femme plus jeune qu'elle, qu'elle adore, elle aussi atteinte de cécité congénitale. Elle faisait déjà appel aux services de Sienne quand elle l'a rencontrée. Elle aime faire l'amour avec Sienne qui n'avait jamais fait l'amour avec une personne non voyante et malentendante auparavant.

Là, juste là, elle la tient tout contre elle, pressant sa canne sous ses fesses. Sienne caresse son dos, ses aisselles, ses flancs. On croirait qu'elle la sculpte. Violette a besoin qu'on la touche. Beaucoup, partout. Elle fait glisser sa canne entre leurs deux corps. Et presse les fesses de Sienne d'une main. Pubis contre canne contre pubis. Elles se frottent. Doucement. Tout frotte. Leurs mentons, fronts, bouches, seins, côtes, ventres et leurs pubis de droite à gauche, de gauche à droite, on ne sait plus trop, et tout se colle, mentons, joues, fronts, langues, lèvres, cous, seins, ventres, bas-ventres, pubis, canne, cuisses. Des cheveux jusqu'aux pieds, elles s'entremêlent et se frottent de plus en plus fort, le clitoris rouge, et Violette lâche la canne, qui tremble entre elles, pour arrimer sa main entre les cuisses de Sienne. En haut. Sous son sexe. Sienne gémit plus fort. Là, juste là, elle la tient entre ses doigts. Elle vient de plonger dans



la chatte moelleuse et mouillée de Sienne deux doigts, qu'elle meut, en petits cercles, juste au bord. Sienne est au bord. Violette exulte. Violette est une jouisseuse. Violette n'en a jamais assez. Elle avale. Sa gourmandise est rabelaisienne. Et ça ne ressemble même pas à une revanche.

Elle a maintenant le majeur au bord du sexe de Sienne et le pouce au bord du sien. Elles ne font qu'une, totalement ancrées l'une à l'autre par la main qui sait, voit et entend le besoin de l'autre corps. Sienne adore. Sienne apprend encore à faire l'amour. Un peu de rage, beaucoup de goût et de derme. Épidermique. Elle crie. Violette aussi. Dans l'air, dans la cuisine, leur sueur s'évapore et se mêle à l'odeur de café refroidi, personne n'assiste plus personne. Un tableau. Une nature bien vivante.

Sur la route du retour, Sienne se dit – sans mauvais jeu de mots – qu'elle a un cul monstrueux de s'être écoutée, de s'être assise, d'avoir dit : « Je veux faire ça. Ce métier. » Et ça lui a demandé du courage, des affrontements et la peur de son regard à lui, Elio, à qui elle n'a toujours rien dit. Il est grand maintenant pourtant, son fils. Elle pourrait.

\*

La première fois, c'était avec une femme, Elsa. Et ça s'est fait comme ça. Une pote de pote. Un dîner. Elsa. Paralysée. Juste les jambes, la route, un accident, deux ans auparavant. La table était grande, la nappe était blanche, Elsa était belle et parlait beaucoup. Sienne, intriguée, baissait la tête sur les jambes, deux jambes qui ne marchaient plus du tout et qui disparaissaient sous la table. D'où elle était, elle distinguait seulement les cuisses. Levant son regard, elle voyait le pull jade d'Elsa qui tranchait sur les murs rouge brique tout autour. Ses petits seins tendaient le jersey, ou peut-être étaient-ce les épaules, qu'elle devinait athlétiques. Un corps assis, un corps replié. Tout le

monde parlait, pérorait, papillonnait, l'ambiance était gaie, empreinte de cette euphorie caractéristique des premiers soirs d'été. Elsa. Une grosse cascade de boucles brunes enroulées et brillantes, de mèche avec la lueur dans ses yeux bleus. On voyait bien qu'elle était en fauteuil, même au milieu d'autres convives assis. D'abord parce qu'il n'était pas à la même hauteur que les autres chaises, ensuite parce qu'il prenait plus de place qu'une de ces autres chaises autour de la table. Pourtant, c'était un petit fauteuil sans accoudoirs. Il y avait deux poignées au dos, à l'une était suspendue une paire de gants. Des mitaines en cuir. Des gants pour conduire des coupés cabriolets.

– Tu reveux du vin ? Et tu... Craven A ?

Le sourire de la chanteuse des « Bêtises », le rhum, tout ça. Sienne avait refusé la cigarette tendue.

– La chance. T'as quoi comme vice ? T'en as ou rien du tout ?

La conversation n'avait pas traîné. Sienne se souvient du sourire d'Elsa qui ne voulait pas d'histoire d'amour mais une main entre ses jambes. L'envie de chaleur et de picotement là où, depuis des mois, il n'y avait eu que toilettes et palpations médicales. L'amour, elle l'avait, soufflait-elle en même temps que la fumée de sa Craven ; l'amour était là depuis bientôt dix ans, mais l'amour avait du mal avec la mollesse des muscles et la pâleur d'une chair sous laquelle perçaient les veines désormais. Sienne se rappelle avoir pensé très fort : *Cette femme a juste envie de légitimement tromper sa compagne.*

– Je ressemble à une feuille de platane entre l'été et l'automne. J'ai envie de boire avec toi, puisque tu ne fumes pas. Dis-moi que tu bois ! Et puis, cette tatin c'est pas possible, c'est hyper excitant comme gâteau, c'est renversé, c'est cul en l'air, et toi tu plantes ta cuiller dedans, toutes les cinq minutes, sous mon nez.

Fou rire de Sienne, et la brûlure sur ses lèvres des pommes bouillantes caramélisées. Elsa la draguait, sans l'ombre d'un doute et sans pudeur. Elle cherchait clairement une aventure *encadrée*,

elle avait dit. Encadrée, c'est-à-dire ? De 17 à 19 heures, très *nineties* cadre supérieur ? Entre deux portes, en week-end, à la campagne, chez un garde champêtre ?

– Fou. Plutôt chez un garde-fou.

En plus, elle était drôle, Elsa. Et riche. La femme qui partageait sa vie faisait partie des pontes de chez Madrange et, à la suite de son accident, elle-même avait touché une grosse somme de l'assurance de la mairie de Verneuil. C'est avec sa voiture qu'Elsa avait percuté des containers poubelles mal rangés sur une petite route de campagne.

Elsa avait parlé d'argent très vite. Faire l'amour chez un garde-fou, c'était ça : faire l'amour contre de l'argent. Et c'était un métier. Merci pour l'exposé, le plus vieux métier du monde, tout le monde le connaît.

– Moi, c'est pas pareil, je suis pas valide.

Elsa n'avait pas envie d'une aventure, ou peut-être que si finalement, sauf que pour un handicapé, avoir une aventure – extraconjugale ou même d'un soir –, ce n'était pas du tout la même chanson que pour une personne dite valide. Mais avant l'accident, trompait-elle Mme Madrange ? Tromper. Le gros mot.

– Non, mais avant Mme Madrange, j'avais jamais été avec une femme, alors qui sait de quoi demain est fait ? Mme Madrange, elle est là, je l'aime encore. Juste un peu moins. Différemment. J'ai besoin de me croiser dans d'autres miroirs. J'ai besoin d'autres peaux.

Elle rit, elle dit :

– En même temps, le nombre de personnes de cinquante balais en couple depuis vingt ans qui doivent servir la même soupe, une soupe de vérités, hein, parce que c'est réel, à roues, à pied, allongés... Faut s'allonger, et faut s'allonger dans tous les sens du terme, se faire un peu durer. Et puis, Mme Madrange, qui sait ce qu'elle est en train de faire à l'heure où je te parle ?

Vrai. Néanmoins. Quoi ? se disait Sienna. Comment continue-t-on d'aimer après ? Le drame, l'accident, la vie qui s'en va, le corps comme une baudruche, un bateau pneumatique dans lequel il faut souffler chaque matin à s'en faire tourner la tête pour qu'un membre, un poil, un morceau de derme se relève, un peu.

En face d'elle, Elsa sur son fauteuil qui clairement lui proposait un billet. C'est compliqué de se dire qu'on pourrait faire quelque chose gratuitement, mais qu'on pourrait aussi le faire contre une somme d'argent. Pourquoi l'un ou pourquoi l'autre ? Qu'est-ce qui, dans notre pudeur, notre éducation, notre éthique (chaque fois qu'elle entendait ce mot, Sienna se demandait ce que ça voulait vraiment dire), nous fait choisir l'un ou l'autre, nous fait penser que l'un vaut mieux que l'autre, et mieux comment ? Chez un psychanalyste, parfois quelqu'un vient, ne dit rien et paie, et c'est peut-être ce qu'il était venu chercher.

C'est après avoir pensé au psychanalyste que Sienna avait acquiescé, intérieurement d'abord, pour être sûre de pouvoir effacer ce oui si elle changeait d'avis dans les dix minutes. Elsa disait des mots comme « travailleurs de l'ombre », « travailleurs du sexe », « assistante sexuelle », et Sienna avait envie de baiser. Elle s'était dit qu'elle déciderait après avoir baisé. Qu'après tout c'était une expérience. Sa tête cognait. On ne lui avait jamais proposé d'argent pour faire l'amour. Elle n'avait jamais fait l'amour à une personne handicapée.

– C'est la seconde fois que je propose de l'argent pour faire l'amour, avait dit Elsa. La première fois c'était à un homme et il a fait demi-tour.

Parce que c'était un homme ?

Elsa avait haussé les épaules.

– Je crois que c'était vraiment le handicap. Le mec aurait eu l'impression de profiter de moi alors que, verticalement, c'est moi qui souhaitais profiter de lui. Complexe de supéro-infériorité masculin.

– C'est quoi ?

– Tu sais ce que c’est, mais je te propose qu’on en parle si on se revoit ? Je vais skipper le digestif, Mme Madrange m’attend.

– Tu conduis ?

– Ouais. Avec les mains. Celles-là. À... à... ?

Elsa attendait une réponse. Elle avait dit « encadrée », elle avait dit « garde-fou », elle avait dit « argent », elle attendait au minimum une paire de mots ou de gifles, un non merci, un au revoir, une adresse ? Donner son adresse et mettre, glisser, rouler, accrocher sa main entre les jambes de cette femme pour tout réveiller. Tout à fait, oui, Sienne, sauveuse, partante, aidante, allait... oui, oui, bien sûr. Sienne était couturière de formation, elle savait piquer au vif, en croix, à la machine. Et parfois sauter à l’élastique. Là, elle était curieuse et impressionnée, comme lorsqu’elle avait sauté à l’élastique pour ses trente-six ans. Là, entre deux morceaux de pâte feuilletée s’écrasant sur sa langue, elle sentait Elsa, la vie qui attendait enfermée dans son corps, la vie dans les starting-blocks, juste derrière la peau. Ce que ça balançait, dans son corps à elle, d’électricité impossible à décharger la gonflait à bloc. Un géant. Elle se sentait grande, elle se sentait forte, elle se sentait prête. Elle voulait parcourir Elsa. Allait parcourir Elsa. Parcourait Elsa. Les moindres recoins de parcelles de chair que même un valide ignore sous la pulpe de ses doigts.

– C’est froid, je te préviens.

– De ?

– La peau, avait dit Elsa.

– Faut que je te pose des questions ? Avant ?

La chambre d’hôtel était petite, le fauteuil avait difficilement passé la porte étroite.

– Non.

Puis :

– Je ne sens rien jusqu’aux hanches, mais te voir me toucher, ça va... ça va arriver jusque-là, avait-elle murmuré, pointant du doigt sa tempe droite.

Elsa riait, savait concrètement de quoi elle parlait, et les bras ballants de Sienne tournés vers tous ces mots avaient envie. Terriblement envie de toucher les jambes fines et inertes d’Elsa. Toute une stratégie s’agençait dans sa tête. Elle allait commencer par un endroit de sensation. Un endroit qu’Elsa sentait. Sa taille. Puis elle le laisserait tomber et irait voir un endroit loin loin, cheville, sent rien. Elle reviendrait sous le nombril. Le bout de la langue. Léchier. Puis embrasserait le côté des genoux. Derrière les genoux. Là commencerait sa mission. Des jambes à manipuler. Des jambes qui, sous ses mains, allaient se redécouvrir, bien qu’elles ne sentent rien. Re-sentir. Ressentir. Elsa ne sentait pas mais ressentait. Elle gémissait. Et ça grimpeait. 33 degrés, température ressentie 40. Gémissait plus fort sous les petites dents de Sienne. Sienne jetait des coups d’œil à la tapisserie moyenâgeuse *La Dame à la licorne* qui recouvrait un mur de leur chambre d’hôtel.

Sienne, mordre, ça l’avait toujours excitée, mais mordre autant c’était au-delà. Mordre autant sans faire mal, c’était... draculesque. Elle pouvait croquer, presque. Revenir à la gorge, moins fort. Avec ses lèvres. Là, il fallait faire quelque chose du deux-roues, soit jouer avec sa carcasse, grimper dessus, le rendre érotique... Non, Sienne n’était pas encore prête pour ça.

– Je... je te porte ?

Elsa sourit, glissa comme sur l’eau près du lit et se hissa seule à l’aide de ses deux bras sur le matelas.

– Juste les jambes, aide-moi.

Elle fit claquer ses gants de cuir en les ôtant, les jeta sur Sienne et, en retour, récolta deux longs coups de canines au-dessus de la crête iliaque droite. De ses doigts valides elle défit les boutons de son jean, Sienne fit le reste. Les cuisses à pleines mains, attrapées, malaxées, griffées. Sa bouche sur sa bouche, elle l’avait littéralement mangée et d’un coup, très vite, poussant de ses paumes les deux fesses molles, avait hissé Elsa en haut du



lit pour que les lèvres de celle-ci arrivent sur son sexe. Acte III. Une fraction de seconde. Une étonnante dextérité. Silence, plus un bruit. Clapotis de salive et de sécrétion. Sa langue fouillait les poils d'un pubis endormi qui pourtant jouissait, avait joui, déjà, la chatte trempée d'Elsa. Elsa avait joui. Peut-être juste au moment où Sienna empoignait ses fesses pour la hisser contre ses lèvres. Ou peut-être juste au moment où elle était arrivée, les mains plaquées contre le sommier, le souffle tout près, encore avant, bouche contre bouche. Ou juste au moment... juste. Elsa avait volé, fait quelques pas quelque part entre elle et Sienna. Parce que Sienna, *comme la ville*, avait réussi à jouer avec les gestes et les sons pour faire croire au cerveau d'Elsa qu'elle sentait, elle avait imprimé des mots sous ses mains pour lui parler plus loin, s'apposant sur sa peau. Techniquement parlant, ce que sa langue avait, aurait produit contre son con, Elsa ne pouvait le sentir. Et pourtant...

Il était 16 heures. À Périgueux. Un vendredi.

L'argent était dans une enveloppe, dans le dossier du fauteuil. Deux cents euros. Sienna l'avait pris. Rendu.

– J'ai besoin que tu prennes ces billets.

– Non.

– *Si.*

– Je ne vais pas tomber amoureuse de toi, on ne peut pas baiser... juste baiser ? C'est cool.

– Non.

Elsa avait refermé son visage et remis ses gants. Elle avait besoin de se dire que c'était ok, que c'était pas grave, que c'était un besoin. Et pour ça, il fallait l'argent. Quelqu'un avait sans doute fait une erreur, des containers s'étaient retrouvés au mauvais endroit, au mauvais moment et, au mauvais endroit, au mauvais moment, Elsa avait perdu ses jambes. Alors on lui avait donné de l'argent. C'était pervers, pas forcément intelligent, c'était ok. Sienna aussi se réparait avec les outils qu'elle avait trouvés.

– Prends-les, s'il te plaît. S'il te plaît.

La petite boule qui se formait dans la gorge de Sienna risquait de la faire pleurer. Cette femme, belle, se serait agenouillée si ses jambes l'avaient portée. Elle la suppliait de prendre l'argent du sexe. L'argent de la normalité. L'argent que tout le monde peut donner pour acheter n'importe quel service. On vit dans une société de services, aujourd'hui, normalement on peut tout avoir. Elsa avait la rage des gagnants qui ont perdu quelque chose. Bien sûr, on pouvait tout acheter, mais le fallait-il ? Elsa n'achetait pas, elle rachetait, le fallait-il ? À force de contorsions mentales, Sienna, au bord de l'épilepsie, manqua d'avaler sa langue en s'extirpant un « d'accord » peu sonore. Elle se racla la gorge.

– Donne.

Elle prit l'enveloppe, en sortit les billets qu'elle palpa. Et là, quelque chose de très naturel prit le pas sur l'être de culture qu'elle était. Elle ne pouvait se mentir. Elle avait reçu une éducation bourgeoise *middle class* un poil catholique. Elle n'avait jamais vu ses parents nus, le sexe c'était pas tellement propre, l'argent non plus.

– Ça m'excite, elle dit d'un coup, comme ça.

Qui rendait service à qui ? Quel est le produit qu'on passe de main en main ? Et si l'argent était l'enveloppe ? N'était qu'enveloppe ? Baiser, payer pour baiser, être payé pour baiser, qu'est-ce que ça coûte ? Et si le poids était l'argent et qu'il fallait se le passer ? C'était peut-être ça que la génération de ses parents n'avait jamais trouvé.

Sienna aimait le sexe.

Elle avait toujours aimé le sexe.

Pas toujours pour les bonnes raisons. Avec combien d'hommes avait-elle couché, sans jouir, pour plaire, pour se faire croire que... pour plaire... Incapable de donner un nombre. Elle était jolie. Un peu ronde. Son père avait peur qu'elle grossisse,

il détestait les gros – vulgaire, disait-il, ça pue la malbouffe. Il disait ça alors que, le dimanche matin, toute la famille allait faire les courses chez Édouard Leclerc, mais personne ne le contrariait. Quant à la beauté, ce n'est pas ce qui allait l'aider à trouver une situation. C'était même plutôt se mettre des cailloux dans la poche. Quand vous êtes jolie, les gens pensent que vous êtes bête, disait-il. Et c'est ainsi qu'à dix-huit ans, Sienna était rentrée en école de commerce à Paris. À dix-neuf, elle avait tout lâché pour faire de la couture, haute couture. À vingt ans, sa mère était venue lui dire que son père était malade – cancer – et qu'ils allaient tout de même divorcer. À vingt-deux, Sienna était rentrée à Périgueux. Elle s'était raconté qu'elle était amoureuse d'un jeune homme du coin. Elle était couturière. Et puis, son père était mort.

Et puis, il y avait eu les femmes. Incapable de donner un nombre. Mais elle se racontait moins d'histoires. Elle enrobait moins.

Et puis, un jour, elle avait joui. Elle devait avoir trente ans. Jouir. Des années d'injonction avant d'y parvenir. Des années d'injonction entre sa chatte et sa main. Son clito, son cerveau. Sa bouche et leurs corps. Elle avait enfin « réussi ». Elle avait drôlement minci et gagné trois cheveux blancs.

Et puis, elle avait rencontré Elsa.

Et puis, elle avait changé de métier.

Elle se disait : *Si ma mère sait, je pense qu'elle vomit. Et si je lui dis que je fais ça avec tous les sexes, elle se self-trépane. Ma mère, pour jouir, il lui faut un corps en bonne et due forme, et puis une bite. Elle me l'a dit un jour que nous sortions du métro, avant ou après un couscous marocain boulevard Saint-Germain. L'amour en bonne et due forme !* Quand elle était petite, Sienna croyait que l'on disait « en bon uniforme ». Un jour, adulte, quelqu'un l'avait reprise, elle avait eu honte – mais c'est un peu pareil, non ? Un corps en bon uniforme pour la mère. Avec une bite ! Refermer sa bouche sur l'hostie. Amen.

La mère.

La bite.

Sienna a attendu la bite. Elle a cru à la bite. L'amour la bite. Alors que non. Elle pas la bite. Elle, finalement, plutôt les doigts, la bouche, la peau et le frottement. Et surtout à n'importe quelle heure, mais pas avec n'importe qui. Avec lui, ou avec elle, ou eux. Rencontrés, mutuellement choisis. Corps convexes et concaves, corps qu'on manipule et qu'on parle, corps conquis, contre moi. Mon corps, mon uniforme, le bon.

Elle paie ses impôts. Elle est diplômée. Elle a suivi la formation de l'APPAS (Association pour la promotion de l'accompagnement sexuel). Elle sait qu'il s'agit d'une formation militante. Pas complètement légale, pas totalement illégale. Elle s'en fiche, elle voulait la connaissance. En plus de la pratique. Elle a la connaissance en plus de la pratique. *Je jouis, je fais jouir, c'est carrément bien. Bernadette Soubirous a-t-elle fait mieux ? Non,* pense-t-elle devant son ordinateur.

Faire l'amour, avec de l'argent, pour réparer, c'est ok.

On a ça comme outils, et c'est ok.

Elle a besoin de savoir qu'elle est vivante, besoin qu'on la pince tous les jours pour le lui rappeler. Elle détesterait mourir, alors elle fait l'amour. Réparer les autres, et vous pouvez trouver cela prétentieux, ça la répare, elle a le droit d'être jolie, le droit de regarder son sexe dans un miroir et de trouver ça fou, le droit d'avoir peur de mourir, le droit de n'avoir jamais souhaité devenir cadre supérieure, le droit d'essayer d'être un peu plus que ce qu'elle aurait pu être. Avec ses outils. Il semble que cela s'appelle une vocation, c'est en général le résultat d'une somme de névroses.

\*

19 mai, impots.gouv.fr. Elle vient de cliquer sur « valider » et Charles sort du CHU Pellegrin Bordeaux. Charles est un grand brûlé. Brûlé sur tout le haut du corps dans un accident de voiture. Encore la route. Du sommet du crâne à l'estomac. Le visage, beaucoup. Les bras et les mains. Il est en centre de repos et de rééducation. Oui, celui-ci, dans la Creuse, à quarante minutes de chez Sienna. Le problème qui va se poser pour l'entretien préalable, c'est que Charles ne parle pas. Enfin, plus. Enfin... on ne sait pas, pas encore.

– On ne sait pas grand-chose, dit son frère.

C'est lui qui l'a appelée. Elle va venir. Une première fois, pour la rencontre.

– Ensuite on rediscutera tous les deux si vous voulez bien, pour savoir ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas, ce qu'on peut faire.

– C'est plus pour... l'accompagner, vous comprenez ?

Oui, c'est ça qu'elle fait, ça n'implique pas toujours une pénétration. Sienna est cash. Le frère de Charles a peur des détails. Il est perdu. Mal à l'aise. Elle se radoucit, elle saura, lui dire et transcrire. Mardi 11. À 14 heures. Oui.

– À mardi.

Elle entre. Charles est de dos, face à la fenêtre.

S'il ne dit mot, de dos, on ne se dit rien. On se dit qu'il a des cicatrices sur la tête. Et puis, à gauche on voit la sonde. Elle entre dans sa narine gauche. Pour l'alimenter, dit son frère.

– Il ne parle pas. Plus, en tout cas. On ne sait pas si... Enfin, on ne sait rien, comme je vous ai dit. Le larynx ne semble pas être brûlé au troisième degré, c'est tout.

Charles ne bouge pas. Il les entend parler pourtant. Il ne se tourne pas. L'accueil qui grince, elle connaît, surtout quand la demande ne vient pas expressément du patient.

Elle entre.

Il ne se retourne pas.

Elle entre.

Et toujours ce frère qui l'accueille. Il dit qu'il va partir quelques semaines et la contactera si Charles la demande. Pour le moment ce n'est pas très clair. Charles était d'accord quand il lui a proposé, puis plus. Il s'est demandé si ça s'était mal passé, mais n'a pas osé poser davantage de questions, mais là, comme il va devoir s'absenter... Elle ne le coupe pas, laisse passer le silence, elle a l'habitude. Non, ça ne s'est pas mal passé la première fois, ni formidablement bien, d'ailleurs. Charles a refusé qu'elle le touche. Il n'a pas parlé. Ne s'est pas tourné. Elle ne saurait dire s'il était en colère, frustré, aigri. Elle a respecté. Elle ne peut voir que l'un de ses yeux. Elle a volé un regard furtivement. Elle s'est assise près de lui. Il a pleuré de cet œil droit. Il a pleuré. C'est normal, il ne peut pas imaginer, lui, le frère valide, le courage qu'il faut pour se laisser regarder de nouveau. Il a marché, il a vécu dans la lumière, puis il est mort. Il revient dans la brume et le soufre, rien ne sera plus jamais comme avant, pas même le goût de l'eau. Il ne croisera plus jamais son reflet dans la glace. Alors, bon... Il peut pleurer, il a le droit.

Elle entre. Elle n'avait jamais vu de grand brûlé.

Elle le regarde. Puis lui la regarde. Son œil gauche est dépanché, pas guéri. L'iris tire sur le gris. Cendres. Elle détaille son œil droit, c'est difficile de le regarder, ses paupières sont comme tissées des toiles d'une araignée qui vivrait sous sa peau. Comme son crâne, sur lequel repoussent quelques cheveux bruns. C'est la quatrième fois qu'elle le voit, en quatre mois.

– C'est lui, cette fois, qui a demandé, déclare l'aide-soignant qu'elle connaît par Violette, celui qui a transmis ses coordonnées au frère.

Charles est face à la fenêtre qui donne sur l'unique rail de la minuscule gare désaffectée d'Évaux-les-Bains. Il porte un jean. Soudain il se lève. Se tourne lentement vers elle. Spiderman.



Sienna cligne. S'avance. Elle dit :

– Tu voulais me voir aujourd'hui ?

Hochement de tête. Elle sourit. Il se retourne complètement, comme pour mieux la regarder dans la lumière du rayon de soleil qui se fracasse sur la fenêtre.

– Tu veux me voir... voir ?

Hochement de tête. Sienna pose son sac sur le lit médicalisé, ouvre les boutons de sa robe printanière fleurie, défait le nœud du ruban qui la ceinture et reste ainsi dans le fracas contre la fenêtre, contre le rayon.

Aujourd'hui, quand elle est entrée dans la maison de repos d'Évaux-les-Bains, elle s'est sentie comme Évaux-les-Bains : une tête d'épingle sur une carte de France, plus petite que l'index d'une fourmi. 1 383 habitants. Elle s'est dit : *C'est la dernière fois, il n'est pas prêt ou trop cassé.* Il y a des corps cassés pour lesquels elle ne peut rien. Vraiment, quatre fois c'était son maximum. Ce matin, tout est différent. Il a besoin d'elle. Il veut. Il sait. Hochement de tête. Sienna essaie de le regarder dans les yeux tout au fond. Il est triste. Son regard. Son regard qui lui rappelle quelque chose. Tous ces regards de gens à qui on a enlevé une pièce de la vie qui manque.

– Je peux te tutoyer ? Je peux aussi ne pas parler.

Hochement de tête.

– Tu ne veux pas que je parle ?

Il ne bouge pas.

– Tu veux que je parle ?

Il hoche la tête.

– T'es prêt ?

Il hoche la tête.

– Je suis assistante sexuelle.

Elle met de l'air entre ses mots. Elle répète ce qu'elle a déjà dit les fois précédentes.

Il hoche la tête.

– Mais ça ne veut pas dire que je fais du sexe pur. C'est plus...  
Regarde.

Elle découvre l'une de ses épaules.

– Je fais en sorte qu'on se regarde, qu'on se retrouve. On, toi. Toi, moi et tout ce qui t'attend. Avec la peau, la voix, les rires, les cris des autres. Avec la jouissance aussi. L'envie de se mettre contre quelqu'un d'autre. Tu sais que les loups d'une même meute se lèchent entre eux les plaies pour se panser ? Je peux te lécher. Toi pas encore.

Il rit. Ou peut-être a-t-il toussé ?

– Tu viens de rire ou t'as toussé ?

Hochement de tête.

C'est presque rigolo. Il est presque drôle aujourd'hui. L'homme invisible. *Je pourrais t'apporter des Ray-Ban noires, tu serais son portrait craché.*

Hochement de tête sur le côté, à l'indienne. Elle sourit en soufflant par le nez. Elle fait ça quand elle sourit, presque rit. Et, de nouveau, il hoche la tête. Il joue. Elle a compris. Elle peut. *C'est un go.* Elle inspire, laisse choir sa robe à ses pieds.

– Je peux te toucher ? Tu veux que je te touche ? (Toujours reformuler.)

Oui. Une main sur son genou, main droite, genou droit, rotule contre paume à travers le jean, elle pose tout doucement. Elle descend sur le tibia, tout contre, elle le sent sous ses doigts, s'agenouille, glisse deux doigts sous le bas du pantalon, descend un peu l'élastique de la chaussette pour atteindre sa peau qu'elle n'a encore jamais vue. Elle pose juste la pulpe de ses doigts, majeur et index, au-dessus de l'élastique de la chaussette de sport blanche qu'on lui a enfilée. Il baisse légèrement la tête pour la regarder. Elle laisse sa robe tomber le long de ses épaules. Elle a quelques taches de rousseur brunes sur l'épaule gauche. Elle enfonce sa main plus haut sous le jean jusqu'à encercler son mollet et exercer une légère pression. Elle relève



la tête, il hoche la sienne. Elle hésite. Pose son autre main sur son quadriceps gauche, attrape le muscle entre son pouce et son majeur et descend vers le bas, le genou, le tibia, sous le jean, l'élastique de la chaussette, la peau, le mollet, sa peau, les poils. Il fait pulser ses jumeaux. Un, deux, trois, quatre, il hoche, un deux trois quatre, il hoche. On dirait qu'il bat la mesure. Elle retire ses mains, tire sur le ruban de sa culotte. Elle ne porte pas de soutien-gorge, elle est nue, agenouillée dans sa robe, en une délicieuse flaque de tissu que Charles regarde de sa hauteur. Elle le regarde aussi, remonte ses mains le long de ses jambes et pose la droite contre le renflement sous la fermeture éclair. C'est gros. Elle a envie de se frotter. C'est beaucoup trop tôt. Elle ne le fera jamais. Enfin plus tard. Ou pas. Ou... bref.

Ses ongles sur le zip. Elle glisse vers le bas, elle fait glisser le jean, son sexe énorme dépasse d'un slip de coton blanc. Un sexe « fusée », son sexe. Ces yeux... Il a le regard d'un mec qui a été très beau. Il l'a sûrement été. *La brûlure, c'est mourir un peu*, se dit-elle. La brûlure elle n'a jamais fait. Elle tremble. Ah non, c'est lui qui tremble.

Secoué de petits sanglots, il bande. Entre les yeux de Sienna, quelque chose tourne en rond et grossit, une tornade, elle a peur de lui faire mal, envie de lui faire mal, elle a peur de le toucher, veut le bouffer, elle veut rire avec lui, elle veut jouir sur son sexe, le prendre dans ses bras, elle ne peut pas lui dire que ça va aller, elle ne peut pas, qu'elle l'aime n'importe quoi, qu'elle a failli ne pas revenir parce que son silence et sa peau en toile d'araignée l'effraient. Elle voudrait qu'il s'assoie, lui montre le fauteuil. Alors il se met à parler.

– Je peux m'asseoir, dit-il.

Elle s'agenouille, elle pleure au coin de l'œil, tout petit, elle a peur, elle a l'impression qu'elle fait l'amour pour la première fois. Elle tire sur son slip de coton, sa bite s'échappe, elle la

fourre dans sa bouche pour garder son calme ou calmer ses gardes et leur colère. Elle perd ses moyens, elle est triste pour lui, en colère pour lui, elle suce, elle l'entend gémir au loin, elle est dans un essaim, elle suce et bourdonne, et suce encore, elle va le dévorer, elle va tout aspirer. Sa langue s'enroule autour de son gland, ses deux mains autour de son sexe ; elle va et vient, lapant l'intérieur de son prépuce et son gland que la bandaison décalotte automatiquement. Il va lui jouir dans la bouche et partout. Non, il est bien élevé. Sienna se relève et, mordant la peau de son pubis, lui arrache quelques poils. Elle sait qu'elle peut aller jusqu'au nombril, un peu au-dessus même.

– T'es bien assis comme ça ? elle dit.

– Oui, il répond.

Elle crache dans sa main droite et, s'éloignant pour qu'il regarde, elle humecte sa chatte et frotte, et frotte. La Sienna de vingt-cinq ans surgit. Sienna pense à son corps. Son corps qu'elle trouve terriblement utile en cet instant. Elle est utile. Elle s'aime. Elle se sent libre. Elle va sauter sur ce fauteuil médical et lui faire l'amour comme si jamais les flammes n'avaient léché sa peau de jeune homme. Comme si jamais aucune flamme n'avait léché aucune peau. Feu !